

## Antiféminisme et individualisme décadent : le cas Rachilde (*Pourquoi je ne suis pas féministe*, 1928)

Emmanuel Boldrini

Université Paris-Est Créteil, LIS  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.107016>

Recibido: 13/01/2026 • Aceptado: 18/05/2026

**FR Résumé :** Cet article propose une lecture d'un essai particulier de Rachilde (*Pourquoi je ne suis pas féministe*, 1928), compris comme un témoignage tardif des motifs du refus affiché par l'autrice d'adhérer aux mouvements féministes et aux formes collectives de sociabilité féminine de son temps. L'analyse menée permet notamment de jeter un éclairage sur une forme d'antiféminisme encore profondément informée par l'individualisme décadentiste. Il s'agit moins de réduire Rachilde à une position idéologique univoque que d'examiner les tensions existant entre posture auctoriale, ethos polémique, imaginaire décadent et histoire du féminisme de la première vague.

**Mots clés :** antiféminisme ; féminisme ; décadentisme ; genres ; essai ; littérature polémique ; Rachilde ; sociabilités littéraires.

### ES Antifeminismo e individualismo decadente: el caso de Rachilde (*Pourquoi je ne suis pas féministe*, 1928)

**Resumen:** Este artículo propone una lectura de un ensayo particular de Rachilde (*Pourquoi je ne suis pas féministe*, 1928), entendido como un testimonio tardío de los motivos del rechazo manifiesto de la autora a adherirse a los movimientos feministas y a las formas colectivas de sociabilidad femenina de su época. El análisis realizado permite, en particular, arrojar luz sobre una forma de antifeminismo todavía profundamente marcada por el individualismo decadentista. No se trata tanto de reducir a Rachilde a una posición ideológica unívoca como de examinar las tensiones existentes entre la postura autorial, el *ethos* polémico, el imaginario decadentista y la historia de los feminismos de la primera ola.

**Palabras clave:** antifeminismo; feminismo; decadentismo; género; ensayo; literatura polémica; Rachilde; sociabilidades literarias.

### ENG Anti-feminism and Decadent Individualism: The Case of Rachilde (*Pourquoi je ne suis pas féministe*, 1928)

**Abstract:** This article offers a reading of a particular essay by Rachilde (*Pourquoi je ne suis pas féministe*, 1928), understood as a late testimony to the motives underlying the author's explicit refusal to join the feminist movements and the collective forms of female sociability of her time. The analysis conducted here sheds light in particular on a form of anti-feminism still deeply informed by decadent individualism. Rather than reducing Rachilde to a univocal ideological position, the article examines the tensions between authorial posture, polemical ethos, decadent imagination, and the history of first-wave feminisms.

**Key words:** anti-feminism; feminism; decadence; gender; essay; polemical literature; Rachilde; literary sociabilities.

**Sommaire :** 1. La (contre-)méthode argumentative. 2. Du biographème à l'argument. 3. Individualisme et Décadence. 4. La tour d'ivoire et d'observation. 5. Ouvertures métacritiques.

**Cómo citar:** Boldrini, Emmanuel. (2026). « Antiféminisme et individualisme décadent : le cas Rachilde (*Pourquoi je ne suis pas féministe*, 1928) ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 41(1), <https://dx.doi.org/10.5209/thel.107016>

Qu'on la surnomme la marquise de Sade, d'après son propre roman, madame Valette, en raison de son mariage avec le directeur du *Mercure de France*, ou mademoiselle Baudelaire – surnom attribué par Jean Lorrain et repris plus tard par Maryline Lukacher (1992) – Rachilde déroutée : on la lit habituellement comme une romancière dont on loue l'indépendance, l'originalité, voire l'excentricité, tout en associant constamment son œuvre à celle des autres, en particulier des hommes. Tout se passe comme si le refus qu'elle a affiché de s'associer publiquement aux mouvements féministes ou à certaines sociabilités littéraires féminines impliquait nécessairement de la placer sous une tutelle symbolique masculine. Le paysage littéraire de son époque est loin d'être dépourvu de groupes, de salons ou de réseaux de femmes de lettres : des sociabilités se structurent notamment autour de Renée Vivien, de Georges de Peyrebrune ou plus tard de Colette<sup>1</sup>.

Comment aborder le cas d'une écrivaine qui se plaît à jouer avec les stéréotypes de genre dans son œuvre comme dans sa vie, signe volontiers « homme de lettres », porte le pantalon et rejette violemment le féminisme de son temps ? S'il convient de différencier le refus des assignations genrées et celui des revendications féministes historiquement situées, admettons tout de même que l'opposition farouche de Rachilde à ces dernières peut étonner. Encore faut-il préciser ce que recouvre ici le terme même de « féminisme ». En effet, celui auquel s'oppose Rachilde, rétrospectivement identifié comme de « la première vague », réclame l'éducation des femmes, les droits civils, l'accès aux professions intellectuelles, au travail salarié ou encore au suffrage. Ces mouvements ne constituent toutefois pas un ensemble homogène. Les débats sur le vote des femmes, par exemple, divisent les militantes elles-mêmes, certaines craignant qu'un suffrage accordé à des femmes insuffisamment éduquées ne profite aux forces conservatrices et cléricales. De ce point de vue, l'antiféminisme de Rachilde ne saurait être lu simplement comme le refus abstrait de toute émancipation féminine.

D'autant que plusieurs aspects de son œuvre ont conduit une partie de la critique contemporaine, notamment queer et féministe, à souligner la dimension profondément transgressive de ses fictions en y repérant brouillages de genre, inversions sexuelles ainsi que d'autres formes de dissidence identitaire (Constable & Hawthorne, 2004). Du *Monsieur Venus* (1884), roman censuré pour obscénité, à *La Marquise de Sade* (1887) ou à *La Jongleuse* (1900), Rachilde met en scène des figures féminines célibataires, désirantes, dominatrices ou androgynes qui déjouent largement les normes de genre et les représentations conventionnelles de la féminité. Maryline Lukacher estime ainsi que le « devenir-homme » de Rachilde s'offrirait avant tout comme une position rhétorique permettant de mettre à l'écart la maternité autant que le féminisme (Lukacher, 1992 : 454). Ce refus du féminin irait donc de pair avec une exécration du féminisme. Elle ajoute que « [l]a neutralisation des sexes comme le fait Rachilde dans son œuvre conduit à des modèles érotiques non viables. Cette érotique déviante ne fait que reprendre à son compte la réduction du sexuel dans une société patriarcale, fin-de-siècle ».

Le débat peut toutefois être déplacé sur un autre terrain que celui des seules thématiques fictionnelles. L'argumentaire antiféministe, ouvertement développé dans un ouvrage tardif, *Pourquoi je ne suis pas féministe*, mérite d'être étudié en lui-même. Dès les premières pages, Rachilde tient à préciser que le titre a été décidé par le commanditaire de la collection « Leurs raisons », l'éditeur André Bailly ; cette précision semble caractéristique, sinon d'une certaine mauvaise foi posturale caractéristique de l'éthos de polémiste sur lequel il faudra revenir, du moins d'une volonté d'assumer une méthode argumentative faite de déplacements, de contradictions et de provocations successives. Il convient donc d'examiner la structure même de cette argumentation polémique, avant d'observer comment l'écriture de soi et le recours au biographème constituent des fondements majeurs de l'autorité discursive rachildienne. Cela permettra de comprendre comment cette posture débouche sur une forme d'aristocratie intellectuelle ou de dandysme au féminin, caractéristique de certains imaginaires décadents qui valorisent l'exception, l'indépendance et le refus des appartenances collectives.

## 1. La (contre-)méthode argumentative

Mentionnons d'emblée quelques exemples d'une manière d'argumenter à grandes enjambées qui surjoue le rejet de toute méthode pour afficher et garantir l'authenticité de l'énonciation polémique. L'essai de 1928 ne possède pas la structure d'un traité doctrinal systématique : il procède plutôt par chapitres thématiques relativement autonomes (« De l'instruction », « De la politique », « De l'amour », etc.), dont les articulations logiques demeurent souvent lâches. Cette fragmentation ne doit toutefois pas être comprise comme une faiblesse argumentative : elle participe pleinement de la posture polémique adoptée par Rachilde. De nombreux passages témoignent, selon une stratégie rhétorique bien identifiable, d'une attitude de mauvaise foi revendiquée et travaillée : s'appuyant sur le commanditaire, Rachilde interrompt souvent son énonciation par des aposiopèses (interruptions qui miment l'hésitation et installent un implicite), notamment quand elle évoque la propension des femmes à la superstition, puis : « Vous me direz que l'homme moderne.../ ... Mais on ne m'a pas demandé de vous parler de l'homme moderne, n'est-ce pas ? » (Rachilde, 1928 : 46<sup>2</sup>). Rachilde peut également convoquer à son faux-procès un homme de paille, à savoir les fantasmes issus des paniques morales plutôt que les réelles luttes des féministes de l'époque : « il faudrait lui [la féministe] apprendre la mesure, c'est-à-dire que l'égalité n'est pas préséance » (21). Les mouvements féministes auxquels répond

<sup>1</sup> Certaines de ces sociabilités sont étudiées dans le présent dossier : celle qui se développe autour de Georges de Peyrebrune, par Sophie Ménard ; celle constituée à l'occasion de la création du prix Vie heureuse – bientôt Femina –, par Sylvie Ducas ; celle qui prend forme de réseau de poètes réputées saphiques et gravitant autour de Natalie Clifford Barney, par Camille Isler.

<sup>2</sup> Dans la suite, les références à *Pourquoi je ne suis pas féministe* (1928) sont directement données entre parenthèses dans le corps du texte.

Rachilde ne constituent pourtant pas un bloc homogène. Les revendications portent alors sur l'éducation, les droits civils, le travail féminin ou encore le suffrage, tandis que les débats internes aux mouvements féministes demeurent nombreux. Le procédé polémique consiste donc ici à substituer à ces revendications complexes une figure simplifiée de féministe dominatrice ou excessive, plus facilement attaquable sur le terrain satirique et moral.

En vérité, le recours massif aux paralogismes ne vient pas invalider le propos de l'écrivaine et vaut pour argumentation en soi dès lors que, dès le premier chapitre, Rachilde présente ses excuses pour le manque de bon sens possible de son exposé : la raison en étant précisément, dit-elle, qu'elle écrit en femme. Ainsi la forme décousue et contre-méthodique<sup>3</sup> de son argumentation devient, dans un geste métacritique concerté, sa substance probante. L'éthos de l'inconséquente caricaturalement ingénue et polémiste autorise donc toutes les contradictions. La conclusion en atteste singulièrement :

N'étant, hélas ! ni de la race des femelles, seules créatures vraiment indispensables à la vie normale, ni de la race des courtisanes qui sont également nécessaires à l'existence d'une société... puisqu'elles en sont le plus bel ornement, je me contente de demeurer un reporter, c'est-à-dire de rester neutre en prenant des notes sans prendre de parti. (84)

Cette revendication de neutralité constitue évidemment l'un des paradoxes majeurs de l'essai : sous couvert d'observation détachée, Rachilde reconduit continuellement des jugements normatifs, des généralisations et des hiérarchies de genre. La posture du « reporter » fonctionne ici comme une stratégie de surplomb, cohérente avec un imaginaire décadent de l'aristocratie intellectuelle. La contre-méthode rachildienne autorise également de tirer à l'aveugle et d'opérer de larges associations, elles-mêmes révélatrices d'un éthos de polémiste assez proche des tendances anti-intellectualistes du début du siècle (Al Matary, 2019<sup>4</sup>). Ainsi, trop de savoir de la part d'une femme éloignerait les hommes, ce qui ne poserait pas problème... mais alors, ajoute Rachilde, « laissez-nous tranquille avec vos histoires de repopulation » (42). Elle ménage donc une confusion entre natalisme et féminisme au gré d'un sophisme dont la logique procède comme suit : puisque les hygiénistes prétendent agir pour la repopulation, et que leur discours rejoint sur certains points celui des féministes (éduquer les femmes y compris sur les choses de la procréation), entendu enfin que les hommes n'aiment pas les femmes à qui ils ne peuvent rien apprendre, alors la mission des hygiénistes, transitant par une pratique féministe, est contre-productive. Ce rapprochement polémique entre féminisme, natalisme et hygiénisme s'inscrit dans un contexte plus large de débats sur la dégénérescence, la crise démographique et la réforme sociale durant les premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle. Les discours médicaux, natalistes et hygiénistes croisent alors fréquemment les questions d'éducation féminine et de sexualité, ce qui explique la facilité avec laquelle Rachilde peut amalgamer ces différents ensembles discursifs<sup>5</sup>.

Mais c'est surtout sur un autre aspect fondamental de son argumentaire qu'il convient de s'arrêter parce qu'il est symptomatique du positionnement de Rachilde par rapport à l'idée même de groupe littéraire et de son antiféminisme plein d'équivoques : il s'agit de la contradiction et de la confusion volontaire entre cas particulier et généralité – ou plutôt d'un rapport complexe entre l'individuel et le collectif. Cette tension entre singularité et collectif est essentielle pour comprendre le rapport de Rachilde aux sociabilités féminines. Comme l'a montré Michael Finn (2008), dans une étude sur l'insertion de Rachilde dans les réseaux de « bas-bleus », l'écrivaine fréquente bel et bien des groupes littéraires et des femmes de lettres, mais refuse de transformer ces sociabilités réelles en appartenance revendiquée. L'antiféminisme déclaré participe alors d'une stratégie de distinction.

En lisant *Pourquoi je ne suis pas féministe* sous cet angle, certaines contradictions évidentes, notamment sur le droit de vote, se voient dotées d'une équivocité plus signifiante. Ainsi, Rachilde déclare sans ambages : « Non je ne suis pas féministe. Je ne veux pas voter car cela m'ennuierait de m'occuper de politique » (83). Pour autant, à peine plus loin, elle prétend ne pas s'opposer non plus au droit de vote des femmes : en la matière il faut qu'elles « se fassent bonnes ménagères et fassent un balayage complet ». La métaphore essentialisante et pseudo-valorisante de la ménagère est volontairement ambiguë voire provocatrice, mais assigne aux femmes des capacités révolutionnaires exclusives. Il convient cependant de rappeler, sur ce point, et comme le note Catherine Ploye (1993), que la question du vote des femmes est aussi discutée par les militantes féministes elles-mêmes à l'époque, dans la mesure où une juste éducation des femmes est tenue pour constituer une propédeutique nécessaire à toute ouverture de ce droit afin que les femmes n'optent pas selon les ordres de tuteurs masculins (et réactionnaires) qui les aliènent (le précepteur et le mari). Rachilde le dit aussi : « Avant de lui [la femme] apprendre à voter, il faudrait lui apprendre, comme au peuple, du reste, à choisir ses représentants sans passion » (10). La position rachildienne ne consiste donc pas simplement à accepter ou à refuser le suffrage féminin, mais à déplacer constamment la question politique vers le terrain du tempérament individuel, du goût personnel ou de l'exception. La contradiction apparaît alors comme un des principes structurants de l'argumentation.

<sup>3</sup> La « contre-méthode » désigne ici une logique argumentative volontairement discontinue, contradictoire et provocatrice, où les paralogismes et les ruptures de raisonnement deviennent eux-mêmes des éléments de l'éthos polémique.

<sup>4</sup> L'autrice y montre comment, au tournant des xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles, se développent des formes de suspicion envers les discours savants, théoriques ou universitaires, souvent associés à l'abstraction, au doctrinarisme et à la stérilité sociale.

<sup>5</sup> Sur les articulations fréquemment faites, au tournant des xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles, entre discours médicaux, éducation des femmes, hygiénisme et contrôle des sexualités, voir notamment : Corbin, 1978 ; Bard, 1995 ; Sohn, 1996.

## 2. Du biographème à l'argument

Peut-être consciente elle-même de la récurrente assignation des écrits de femmes à leur biographie, Rachilde semble en jouer dans certaines de ses fictions autant que dans sa vie publique, alors que dans ses écrits argumentatifs elle use d'un nouveau tour rhétorique : la justification par l'âge. Elle y recourt nettement dans *Quand j'étais jeune* (1947) où, tout en disant rejeter l'écriture intime parce que trop féminine, elle la pratique comme un privilège de la vieillesse, se déclarant désormais morte en tant que femme. En 1928 dans *Pourquoi je ne suis pas féministe*, son âge déjà avancé autoriserait l'autrice à convoquer les confidences biographiques sans pour autant craindre le soupçon de bavardage – soupçon que Rachilde répand sur les autres écrivaines. Le recours au biographème lui permet de substituer à l'autorité doctrinale ou théorique une forme d'autorité expérientielle. Cette posture est cohérente avec la forme générale du texte, déjà marquée par la fragmentation, l'énonciation polémique et la revendication d'une parole située :

Je le ferai [offrir le résultat de son expérience] donc en toute connaissance de causes et prenant cette liberté comme représentant, malgré moi, une des premières féministes de l'époque, sinon par le mérite, au moins par l'esprit révolutionnaire d'alors... qui est, à présent, l'esprit réactionnaire car ainsi tourne la roue du progrès mettant en bas ce qui fut en haut, sans, d'ailleurs, améliorer énormément l'existence. (8)

Il s'agit ici de négocier son originalité en se distinguant des féministes contemporaines par l'argument de l'ancienneté, qu'il faut entendre comme celui d'une primauté, selon une lecture évolutionniste des mœurs typique de la Décadence. Chez plusieurs écrivains décadents fin-de-siècle, le progrès historique n'est en effet jamais envisagé comme une amélioration linéaire mais comme une transformation ambiguë, voire comme un symptôme d'épuisement civilisationnel. La modernité apparaît fréquemment comme une forme de dégradation morale, de confusion des valeurs ou d'affaiblissement des distinctions : représentations particulièrement actives dans la période qu'on retient pour constituer « la Décadence » (Palacio, 1994 ; Stead, 2004). Bien que tardif, *Pourquoi je ne suis pas féministe* semble ainsi prolonger plusieurs traits caractéristiques de cet imaginaire décadent fin-de-siècle : antimodernisme, pessimisme culturel, hantise de la dégénérescence et valorisation aristocratique de l'exception. L'essai de 1928 conserve certains réflexes esthétiques et idéologiques issus des années 1890. Ce cadre culturel permet de mieux comprendre les oscillations de Rachilde entre revendication de singularité révolutionnaire et conservatisme antimoderne.

Néanmoins, là aussi, le prétendu féminisme des premières heures de Rachilde ne va pas sans équivoques. Ainsi, l'autrice revendique une misandrie depuis une scène inaugurale, sa « première leçon de féminisme intégral », qui s'apparente davantage à une misanthropie décadente volontiers moraliste qu'à un réel positionnement militant<sup>6</sup>. Cette leçon, c'est l'apprentissage de l'irrespect à l'égard de son père « parce que l'homme : "animal immonde et égoïste" n'a pas le droit d'exercer sa détestable influence sur les gens vertueux » (17). Cet ancrage intime d'un « féminisme » tout individuel (et individualiste) s'enracine dans un autre aspect de sa vie familiale, à savoir l'observation des singularités générationnelles, en particulier celles de deux générations, la « femme de 1830 » et la « femme de 1870 » :

ma grand'mère et ma mère m'ont permis de connaître, dès mon enfance, les premiers éléments du féminisme par l'antagonisme des deux Ève rivales, la femme esclave du joug amoureux, la créature de trop de bonne volonté, et la femme déclarée forte, celle de l'Écriture... moderne qui parle tout le temps de ses devoirs et se lève avant l'aube... des rénovations mais beaucoup plus pour jouer du piano (tremolo à l'orchestre) que pour surveiller ses domestiques. (20)

Cette opposition générationnelle permet à Rachilde de construire une généalogie intime du féminisme, mais sur un mode profondément ironique et désabusé. Les figures féminines apparaissent moins comme des actrices historiques de l'émancipation que comme des symptômes de transformations morales ou sociales observées à l'échelle familiale. Le féminisme est alors réduit à un ensemble de tempéraments, de styles de vie ou d'affects contradictoires, bien plus qu'à un projet politique cohérent. La justification par le dogme religieux est étonnante et participe de cette indécision morale propre à la Décadence dont on trouve trace encore ici dans la contre-méthode de l'autrice qui, ailleurs, fait volte-face et se présente parfois comme précocement indépendante à l'endroit de l'Église : dès lors que l'on reste dans le périmètre des jeunes années, l'éducation catholique se [l'éducation catholique se voit ainsi] voit ainsi déplorée en tant que genrée<sup>7</sup> (puisqu'elle maintiendrait spécifiquement les jeunes filles dans l'ignorance) et Rachilde d'indiquer qu'à treize ans, elle demande déjà à Dieu le « miracle » d'être changée en garçon.

De fait, l'ensemble de sa création littéraire, dès le choix de son pseudonyme, est traversé par un refus du religieux, de la croyance, dans leurs aspects les plus orthodoxes comme dans ceux les plus officieux<sup>8</sup>. Cet

<sup>6</sup> Il importe ici de distinguer critique morale des hommes et pensée politique de l'émancipation féminine. Chez Rachilde, la haine ou le mépris des hommes ne débouche jamais sur une solidarité sororale organisée ni sur une réflexion structurée concernant les transformations sociales nécessaires à l'émancipation des femmes. Cette misandrie relève plutôt d'un pessimisme anthropologique généralisé, fréquent dans les sensibilités décadentes, où les rapports humains apparaissent fondamentalement corrompus, violents ou mensongers.

<sup>7</sup> Ainsi p. 39 : « [...] on m'en apprenait bien trop après m'avoir laissé, tel un terrain encore vague, complètement inculte sous prétexte que je n'étais, hélas ! qu'une fille. »

<sup>8</sup> Rachilde prétend en effet qu'elle aurait reçu son nom devenu pseudonymique d'un esprit venu de Suède, au cours d'une séance de spiritisme avec sa mère durant son adolescence. Ce choix est assumé comme une manière d'ironiser sur le succès de ces pratiques en son temps.

anathème jeté sur les arrière-mondes que postulent les religions, parfois associé aux reproches adressés à sa mère, nourrit, précisément, celui jeté sur les femmes qui seraient par nature superstitieuses sinon bigotes, puisque « sans doute leur faiblesse a besoin d'un fortifiant » (43). Dans ce discours, ce sont les pratiques alternatives (le spiritisme notamment) qui prennent le relais des croyances institutionnalisées. Toujours, c'est le procès en irrationalité qui est reconduit contre les femmes, procès auquel, pourtant, une large frange de la Décadence aurait pu comparaître : « Du haut en bas de l'échelle sociale c'est le respect de la voyante. Le charlatan scientifique et ses injections hypodermiques et la sorcière qui prédit l'heureux voyage à celle qui n'a pas le sou pour partir, ce sont les divinités de l'heure présente » (42). Le reproche adressé aux femmes apparaît donc ici paradoxal : ce que Rachilde condamne comme faiblesse féminine correspond également à un imaginaire largement partagé par certains milieux décadents. Néanmoins, l'irrationnel est cultivé par la Décadence tandis qu'il serait naturel à « la femme », humiliée comme ignoble (au sens de non noble) dans une logique baudelairienne. En effet, si l'on en croit une phrase que certes d'autres contredisent (suivant la contre-méthode de la polémiste), Rachilde essentialise « la femme » comme un objet pour lequel l'éducation serait peine perdue : « À quoi bon l'éducation, l'instruction, à quoi bon la lumière de l'intelligence versée à flots sur les imaginations féminines si elles doivent conserver en elles le coin obscur où les araignées du mysticisme continuent à tisser leur toile ? » (45). L'antimysticisme vient donc reconduire une doxa ambiante, dont s'est auparavant fait écho la Décadence (Dottin-Orsini, 1993). Ainsi, d'instinct, l'homme serait violent, la femme rusée, et Rachilde prétend pouvoir lire leurs traits essentiels entre les mailles d'une éducation qui fausse les comportements naturels : la femme est sentimentale par apprentissage mais voluptueuse en vérité (59), elle « vise plus bas que le cerveau » et elle est éternellement insatisfaite (ce qui justifierait le catalogue de ses perversions compilé dans l'œuvre de l'autrice).

À l'envi pourtant, ce qui ressortit du naturel et du culturel n'est pas si aisé à départager dès lors que Rachilde envisage, à l'occasion de quelques fulgurances, les phénomènes sociaux dans leur construction processuelle, d'une génération à l'autre, plutôt qu'à l'échelle de la formation individuelle<sup>9</sup>. On trouve d'ailleurs trace de cette hésitation dans ses œuvres, comme dans *L'Animale*, roman publié bien plus tôt (1893) : « Du reste, la raison représentait une chose fabriquée par plusieurs générations d'hommes. Les gens savants avaient fait des philosophies à leur taille, tandis que surgissaient des femmes, spontanément, des instincts qui devaient être les naïves formules de la vérité » (17). Ce passage montre que les hésitations théoriques perceptibles dans *Pourquoi je ne suis pas féministe* traversent déjà les fictions antérieures de Rachilde. Le partage entre nature et culture, instinct et construction sociale, y demeure constamment instable. Cette hésitation est encore lisible dans l'essai qui nous intéresse : « je continue à regarder comme un danger tout accaparement cérébral de la femme parce que son cerveau est peut-être moins solide que celui des hommes. Ou alors il faut le rénover avant toute autre rénovation » (21). Rachilde semble seulement feindre d'ignorer que cette « rénovation », précisément, constitue l'un des objets principaux d'une lutte plurielle et patiente menée par les féministes puisqu'elle admet plus loin, dans une tonalité sociale qu'on lui connaît peu, que « [l]e féminisme digne de ce nom se doit d'assainir, de tonifier l'entendement de la femme, de toutes les femmes, des ouvrières d'usine comme des bas-bleus de salon. » (42) Elle s'en tient pourtant à sa position de polémiste : la critique, l'injonction, le commentaire, ne débouchent jamais sur une adhésion revendiquée, et à plus forte raison revendicative (ni à une lutte et moins encore à un groupe qui la porte). Cette absence de projection collective constitue l'un des points de divergence majeurs entre les transgressions rachildiennes et les courants féministes militants de l'époque : l'écrivaine peut reconnaître certains mécanismes sociaux ou certaines formes d'oppression, mais refuse systématiquement d'en tirer les conséquences politiques.

Dans l'essai commenté (en particulier dans le chapitre « De l'instruction »), elle défend l'idée qu'une femme ne saurait que faire de trop d'instruction, puisque « elle en sait toujours assez<sup>10</sup> » : idée peu neuve, rabâchée depuis la tirade de Chrysale dans *Les Femmes savantes* de Molière (acte II, scène 7), donc ennuyeuse selon son propre aveu, mais pas moins vraie d'après elle, voire d'autant plus juste pour cette même raison. Le raisonnement circulaire, qui consiste à justifier le stéréotype par sa seule répétition, est encore un signe de ce que nous appelons une contre-méthode qui s'embarrasse peu de rigueur rhétorique. La répétition du lieu commun vaut ici comme argument d'autorité : ce qui est ancien, rabâché ou partagé devient précisément crédible parce que continuellement reconduit dans le discours social. La polémique rachildienne ne cherche donc pas tant à démontrer qu'à réactiver des évidences supposées communes.

### 3. Individualisme et Décadence

S'il lui arrive occasionnellement de posséder certains talents, « la femme », chez Rachilde, montre alors davantage des qualités d'imitatrice, suivant encore des stéréotypes courants dans la critique androcentrée de l'époque<sup>11</sup>. Cette représentation s'inscrit dans une longue tradition critique associant le génie, l'invention ou la création véritable au masculin, tandis que les femmes seraient condamnées à l'imitation, à la reproduction

<sup>9</sup> Nous avons pu l'observer avec le passage sur la grand-mère. Suivant un tout autre projet, Jules Bois a tenté d'imaginer l'évolution de la condition des femmes dans la temporalité plus ample de l'histoire de l'humanité (notamment dans *L'Ève nouvelle*, publié en 1900).

<sup>10</sup> Argument défendu dans les pages 23 et 24 en particulier. Voir aussi dans *L'Animale* (1893), cette sentence prononcée au discours indirect libre : « Une fille en sait toujours assez quand elle peut compter les perles jusqu'à cent » (Rachilde, 1993 : 17).

<sup>11</sup> Chez Charles Maurras, par exemple, dans sa célèbre série d'articles sur « Le Romantisme féminin » publiés dans la revue *Minerva* en 1903, ou encore chez Francis Carco, dans « Les Femmes et la poésie », dans *Le Cahier des poètes* (1912). Le livre déjà mentionné de Camille Islet sur Renée Vivien montre comment ces suspicions de ventriloquie sont diffusées dans la critique à l'endroit des écrits de femmes.

ou à la sensibilité (Planté, 2015 [1989] ; Reid, 2010). Catherine Ploye observe que, pour Rachilde, « la femme exceptionnelle transcende son sexe grâce à ses qualités innées, mais ni l'éducation qu'elle n'aura reçue ni la piètre tentative de rivaliser avec l'homme ne feront de la femme ordinaire (désignée dédaigneusement du terme d'"honnête femme" dans *La Jongleuse*) autre chose qu'une caricature » (Ploye, 1993 : 201). De fait, dès lors qu'elle ne se présente plus comme une femme, mais comme une femme transcendée, donc, un homme, l'adhésion de Rachilde à un groupe féminin (et à plus forte raison féministe) semble impossible. La logique de l'exception constitue ici un élément essentiel : l'écrivaine ne conteste pas tant les hiérarchies existantes qu'elle cherche à s'en extraire individuellement. L'émancipation ne vaut que pour quelques figures singulières capables de transcender leur condition, jamais comme processus collectif de transformation sociale.

Si nos présentes analyses se fondent sur les seules positions déclarées dans *Pourquoi je ne suis pas féministe*, il convient de distinguer sur ce point deux conclusions majeures qui polarisent la recherche au sujet du rapport qu'entretient Rachilde avec les groupes littéraires féminins : alors que Claude Dauphiné, dans sa biographie de l'écrivaine (1991), la présente comme réfractaire aux sociabilités intellectuelles féminines, Michael Finn documente ses relations avec « d'authentiques bas-bleus » (2008). Ces points de vue divergents invitent précisément à distinguer les sociabilités effectives des postures déclarées : l'existence de relations littéraires féminines ne signifie pas nécessairement l'adhésion publique à une identité collective de femme de lettres. Les deux propositions sont en soi réconciliables dès lors que l'on distingue les sociabilités réelles des jeux d'éthos : s'il ne fait pas de doute que Rachilde a fréquenté les écrivaines de son temps, voire des salons spécifiquement féminins, il demeure qu'elle ne revendique pas ces commerces. Les réseaux littéraires féminins sont pourtant nombreux à la fin du siècle, nous l'avons dit : autour de Georges de Peyrebrune, de Renée Vivien, de Natalie Clifford Barney ou, plus tard, de Colette se développent des espaces de sociabilité intellectuelle et mondaine où circulent œuvres, soutiens critiques et stratégies éditoriales. Le refus rachildien d'afficher une solidarité féminine doit donc être compris comme une posture spécifique dans un contexte où de telles appartenances existent bel et bien.

Sans doute faut-il voir en cette abjuration un double intérêt stratégique : d'une part il s'agit de bénéficier des indéniables effets positifs des réseaux de sociabilités, d'autre part, de gagner les faveurs d'une tendance, la Décadence, qui célèbre la distinction et l'indépendance d'esprit, et ne constitue que des groupes qui, notamment pour ces raisons, ne s'inscrivent que très rarement dans la durée. Les milieux décadents et symbolistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle fonctionnent eux-mêmes selon une logique paradoxale : ils reposent sur des réseaux extrêmement actifs – revues, cénacles, salons, collaborations éditoriales – tout en valorisant une poétique de l'isolement, de l'exception et du refus des appartenances stables. Le *Mercur de France*, auquel Rachilde est intimement associée par Alfred Vallette puis par son activité critique propre, constitue précisément l'un de ces espaces de sociabilité littéraire intense où l'indépendance individuelle demeure pourtant une valeur cardinale. Autrement dit, la réticence aux groupes participe également de l'édification d'un éthos décadent, individualiste de fait.

Ainsi, la position antiféministe de Rachilde, si elle ne saurait s'y résumer, se lit aussi et surtout comme un trait de décadence poétique tardive, qui s'articule autour de trois grands axes : l'individualisme, le conservatisme et le moralisme<sup>12</sup>. Il convient toutefois de rappeler ici que cette lecture ne saurait conduire à réinterpréter l'ensemble de l'œuvre rachildienne à partir du seul essai de 1928. Plusieurs romans antérieurs mettent en scène des formes de sexualité féminine, de domination ou de brouillage des genres qui excèdent largement les normes sociales de leur temps. La singularité de *Pourquoi je ne suis pas féministe* tient précisément au fait qu'il formule explicitement, sur le mode polémique, des positions qui demeureraient auparavant plus diffuses, ambiguës ou fictionnalisées. C'est particulièrement par détestation revendiquée de la modernité (de celle qui est contemporaine à la rédaction du texte) que l'écrivaine s'en prend à des cibles variées, comme les « dactylos », victimes collatérales de son conservatisme, parce qu'elles incarnent l'image honnie de la féministe de bureau, et parce qu'elles sont défendues par des militantes d'ampleur comme Blanche Vogt, nommément et longuement citée (toujours dans le chapitre « De l'instruction »). L'autrice constitue donc des groupes homogènes, rassemble des figures archétypales et, de fait, fabrique des stéréotypes ou participe à leur diffusion pour mieux les attaquer.

De ce point de vue elle ne fait pas que s'opposer aux groupes : elle se construit elle-même en opposition à des groupes plus ou moins fantasmés. Selon le même procédé, les femmes de lettres contemporaines, qui « deviennent frénétiquement sociales comme, du temps de George Sand, elles étaient amoureuses », forment encore un ensemble étanche, à la fois catégorie sociale, intellectuelle et générationnelle, qu'elle peut assaillir de l'extérieur (31). La figure de la garçonne, aboutissement haï d'une longue ruine du féminin, n'est évidemment pas épargnée. À leur égard encore, Rachilde tient à se distinguer : si elle avait elle-même, en son temps, fait la demande au préfet du droit de porter pantalon, c'était pour des raisons pratiques qui, comme par inadvertance, lui ont conféré le statut d'exception. Le paradoxe est ici particulièrement net : ce que Rachilde revendique comme singularité acceptable ou aristocratique devient condamnable dès lors que la pratique se démocratise. L'exception cesse d'être valorisée lorsqu'elle devient phénomène social. Encore une fois, l'attaque s'autorise d'un hermétisme à toute mode et d'un positionnement au-dessus du temps de l'actualité, en somme, d'une posture de dandy décadent au féminin ou d'aristocrate de l'esprit, qui anticiperait la mode plutôt qu'elle ne s'y plierait.

<sup>12</sup> En dépit des professions de foi de nombre d'acteurs de la mouvance décadente, un certain moralisme certes équivoque en traverse bel et bien une bonne part ; par exemple, nombre de fictions tardives de Catulle Mendès oscillent entre la description complaisante et la condamnation.

Plus généralement, la femme des années folles (à plus forte raison à prétention littéraire), se voit accusée d'avoir remplacé l'amour ou la haine par une sécheresse toute intellectuelle et littéraire, ce qui pour Marilou Denault (2011), participe précisément au déplacement du débat féministe sur le terrain des préoccupations décadentes, en ce que cela témoigne d'une horreur de la tiédeur. Un dernier élément, choisi parmi d'autres encore, permet d'apprécier la coloration décadente du conservatisme rachildien : dès le premier chapitre, le « progrès » est dénoncé comme une régression vers le singe, association paradoxale mais courante, en contexte décadent, entre émancipation sociale, évolution technologique et étiolement des mœurs : les imaginaires décadents associent fréquemment modernité technique et dégradation morale. L'évolution scientifique ou industrielle n'est pas pensée comme perfectionnement, mais comme symptôme d'épuisement culturel ou de dégénérescence des sensibilités.

Outre l'individualisme (le surplomb artiste) et le conservatisme (l'antimodernisme), l'autre aspect qui fait de l'antiféminisme de Rachilde un corollaire de son esprit de décadence, c'est aussi une sorte de moralisme, certes désespéré et sulfureux, caractéristique de la mouvance. Cela passe par le refus des supposées valeurs bourgeoises, notamment de l'hygiénisme qui se voit vilipendé :

Aujourd'hui la femme est débarrassée du confesseur mais il est remplacé par le médecin. L'hygiène (et quelle hygiène !) au lieu de la religion. Je ne sais pas si cela est beaucoup plus sain ? Je veux bien admettre que la pudeur ne sert pas à grand'chose, mais les hygiénistes en font une telle litière que le cœur d'une jeune fille de maintenant ressemble à une écurie !... (41)

Le moralisme polémique de Rachilde reconduit à nouveaux frais les paniques morales fin-de-siècle, depuis informées et nourries par le supposé caractère généralisé de ce qui fut autrefois l'exception : c'est le cas pour la prostitution (la femme d'après-guerre n'aurait plus d'honneur et se vendrait au tout venant) et l'homosexualité (le « dérivatif lesbien »). Car c'est bien le supposé caractère hégémonique de ce qui est visé qui, par un sophisme de généralisation, vient justifier l'attaque : ainsi, l'homosexualité féminine se constitue en « gentils ménages de Lesbos qui, grâce à une propagande à la fois littéraire et... snobique, deviennent de plus en plus fréquents » (57). La généralisation permet ainsi d'attaquer de biais quelques écrivaines du temps (on pense à Colette ou à Nathalie Clifford Barney, encore) sur le terrain de l'originalité, valeur cardinale de la Décadence. L'autrice lesbienne, à la fois trop sage, trop répandue et pourtant trop snob, devient ainsi l'avatar revisitée du « bas-bleu », avec cela en plus que sa bénignité n'est pas bien accordée avec l'image de dangerosité morale attachée aux homosexuelles<sup>13</sup>. Ce paradoxe révèle une nouvelle fois l'ambivalence du conservatisme rachildien : l'homosexualité féminine n'est pas condamnée parce qu'elle serait transgressive, mais parce qu'elle cesse précisément de l'être dès lors qu'elle devient visible, mondaine ou socialement identifiable.

#### 4. La tour d'ivoire et d'observation

Un dernier aspect de ce rejet du féminisme et des groupes chez Rachilde engage tout à la fois son conservatisme et son individualisme : son désintéret « artiste » pour toute forme de solution<sup>14</sup>. Cette revendication de désengagement total qui, s'il lui a valu d'occuper une position d'aristocrate de l'esprit, aboutit à une défense acharnée du *statu quo* et fait paradoxalement de la polémiste une promotrice des instances de domination. Il convient toutefois de préciser que ce « désengagement » ne correspond pas à une absence de positionnement idéologique. L'étude qui précède a au contraire montré que Rachilde prend fréquemment position sur les rapports entre les sexes, l'éducation, la sexualité ou les transformations sociales contemporaines. Ce qui est refusé, davantage qu'un point de vue, c'est la logique militante, collective et programmatique de l'engagement. Lorsqu'une ébauche de remède à un mal semble affleurer, le désengagement par la fantaisie vient couper court à cet élan. Ainsi, Rachilde affirme : « [l]a guerre des sexes est une lutte nouvelle à ajouter aux luttes anciennes et elle ne serait très intéressante que si elle amenait au... troisième sexe » (12). Puis elle glisse sur des considérations entomologiques chimériques proprement inapplicables aux sociétés humaines. Cette évocation d'un « troisième sexe » mérite d'être soulignée tant elle entre en tension avec l'antiféminisme affiché de l'essai. Plusieurs critiques contemporaines, notamment Melanie Hawthorne (Constable et Hawthorne, 2004), nous l'avons dit, ont montré que certaines représentations rachildiennes pouvaient être relues à partir de problématiques queer ou de réflexions sur la fluidité des identités sexuées. Toutefois, chez Rachilde, ces intuitions demeurent généralement détachées de toute perspective militante ou collective : elles relèvent davantage de la spéculation esthétique, de la provocation intellectuelle ou de l'imaginaire décadent<sup>15</sup> que d'un projet politique de subversion des normes de genre.

De la même manière, lorsqu'elle admet que si l'homme apprend plus vite, ce n'est pas pour des raisons biologiques, mais parce qu'il a toujours des femmes à disposition pour s'occuper des tâches ingrates (29), elle ne prolonge pas l'argument. Lorsqu'elle remarque que, si « l'amour-passion, le très grand amour » semble échapper aux femmes, c'est parce qu'elles sont occupées à penser à de menues questions, notamment

<sup>13</sup> En particulier au sein de l'imaginaire décadent. La position de Rachilde sur la question est complexe et s'exprime dès 1896 dans l'article « Questions brûlantes », analysé par l'article de Catherine Ploye que nous citons. Consulter également Dominique Fisher (2003), qui montre que l'antilesbianisme de Rachilde va de pair avec sa misogynie, mais aussi avec les stéréotypes d'époque qui ne voient la lesbienne que sous l'angle de la perversité.

<sup>14</sup> Ce désengagement de la chose sociale par les décadents, volontiers accompagné de misogynie, est notamment documenté et théorisé dans l'ouvrage collectif *Le Roman célibataire* (1996).

<sup>15</sup> L'androgynie et les figures sexuelles intermédiaires constituent des motifs récurrents de la Décadence fin-de-siècle, de la « gy-nandre » péladanienne aux multiples fantasmes symbolistes du « troisième sexe ».

domestiques, elle ne s'interroge pas plus avant sur la dimension socialement construite de cette distribution (53). Ces moments sont particulièrement significatifs car ils montrent que Rachilde identifie ponctuellement certains mécanismes structurels de domination ou certaines formes de répartition genrée des tâches et des affects. Pourtant, ces intuitions demeurent immédiatement suspendues, interrompues ou détournées. La polémiste constate, mais refuse de transformer le constat en critique systémique ou en revendication politique.

Cependant, Rachilde a bien mis en scène des personnages de femmes célibataires, délestées de la tutelle du mari ou du père, non pas en tant qu'objets de désir, mais bien en tant que sujets désirants, tels que Raoule de Vénérande dans *Monsieur Vénus* (1884), Éliante Donalger dans *La Jongleuse* (1900) ou encore Mary Barbe dans *La Marquise de Sade* (1887), pour ne nommer que les plus connues. Pour Vicky Gauthier, la célibataire rachildienne « constitue un amalgame entre l'esthète célibataire et la femme fatale, deux figures fort importantes à cette période » (Gauthier, 2020 : §6). Selon elle, la femme célibataire, monstre rachildien, serait « prise au piège dans une société qui la relègue naturellement au rang d'objet, de bien, de pourvoyeuse d'hommes et la confine à son espace privé, seul endroit où elle peut exister, mais pour un temps seulement » (Gauthier, 2020 : *idem*). Les héroïnes rachildiennes ne constituent donc pas nécessairement des modèles d'émancipation au sens militant ou politique du terme. Leur singularité demeure souvent tragique, solitaire ou monstrueuse. L'écart à la norme ne débouche pas sur une transformation collective du monde social mais sur une forme d'exception esthétique ou pathologique.

S'il y a donc bien, chez Rachilde, observation, voire commentaire, examen et critique, d'une oppression masculine institutionnalisée ou au moins systémique, le constat ne donne pas pour autant lieu à une fructueuse révolte et il semble que c'est d'abord par détestation des groupes qu'elle se positionne comme antiféministe plutôt que l'inverse. De plus, Marilou Denault note à raison que les troubles dans le genre qu'inaugure Rachilde dans ses fictions « introduisent un questionnement sur le genre, en tant que construction sociale, puisque interchangeable, mais la définition de la masculinité, la définition de la féminité, quant à elles, demeurent en accord avec le cliché doxique » (Denault, 2011 : 200). Les brouillages de genre et les jeux sur l'identité sexuelle ouvrent des espaces de déstabilisation des normes, mais ces déstabilisations demeurent souvent enchâssées dans des représentations profondément essentialistes du masculin et du féminin.

De ce point de vue, il convient donc de lire *Pourquoi je ne suis pas féministe* (et comprendre les fictions de Rachilde) comme l'expression paradoxale d'un ethos d'écrivaine indisciplinée, anticonformiste, hautainement contestataire, de la part d'une autrice qui ne tente pas d'actualiser ou de réaliser une quelconque révolte et qui, plus encore, abonde souvent dans le sens commun. C'est précisément cette coexistence entre transgression esthétique et conservatisme idéologique qui fait de Rachilde une figure particulièrement difficile à stabiliser pour la critique contemporaine.

## 5. Ouvertures métacritiques

Évoquer le cas Rachilde et, plus encore, tirer une conclusion définitive au sujet de son positionnement à l'égard du féminisme de son époque, voire au-delà, et des formes collectives d'engagement demeure nécessairement périlleux. En définitive, en lisant et en examinant son argumentaire dans *Pourquoi je ne suis pas féministe*, nombre d'interrogations se font jour au-delà du périmètre de la polémiste qui commente les phénomènes qui lui sont contemporains. Le caractère relativement singulier de cet essai dans la production rachildienne explique en partie ces difficultés interprétatives. Certes, plusieurs romans de Rachilde contiennent déjà des représentations essentialistes du féminin ou des formes de moralisme décadent ; toutefois, *Pourquoi je ne suis pas féministe* constitue l'un des rares textes où ces positions prennent la forme explicite d'un essai polémique directement consacré à la question du féminisme. L'ouvrage apparaît donc comme une cristallisation tardive et particulièrement visible de tensions déjà présentes dans l'œuvre.

Le cas particulier de cet ouvrage invite notamment à se demander quel est le rôle de la figure du « polémiste » vis-à-vis des institutions dominantes (ici, le système patriarcal), et surtout quelle est sa responsabilité. Cette interrogation rejoint plus largement la question du rapport entre posture littéraire et engagement politique, question qui traverse l'ensemble du présent article. La posture polémique rachildienne repose fréquemment sur la revendication d'un surplomb artiste, d'une distance ironique ou d'une absence de programme. Pourtant, cette suspension du militantisme ne neutralise nullement les effets idéologiques du discours.

Les réflexions que suscitent l'essai ne sont pas moins déployables sur un périmètre plus large : proposer, comme ce fut le cas ici, qu'il y a peut-être une conscience féministe latente chez Rachilde, en dépit de son désengagement revendiqué et à son corps défendant, revient peut-être à lui ôter rétrospectivement de son agentivité, d'une part, et d'autre part à supposer la possibilité d'un crypto-féminisme plus que silencieux, complice de la domination masculine (et éventuellement opportuniste). Il convient néanmoins de manier avec prudence l'hypothèse d'une « conscience féministe latente ». Les analyses qui précèdent ont moins cherché à faire de Rachilde une féministe dissimulée qu'à montrer les tensions existant entre certaines intuitions critiques présentes dans ses textes et son refus explicite des formes historiques du féminisme militant.

Dans le même ordre d'idée, une lecture qui ambitionne d'examiner le rapport à l'engagement qu'appelle nécessairement un texte de cette nature court le risque de céder à l'injonction (certes rétrospective encore) de prendre position voire de lutter, à laquelle peuvent être soumises les autrices dès lors qu'elles adoptent un point de vue sur leur propre cause. Cette difficulté est d'autant plus importante que la lecture contemporaine des œuvres de femmes tend parfois à privilégier les critères de visibilité politique, de solidarité militante ou d'engagement explicite. Or, les formes de résistance, de contradiction ou de singularité présentes dans les

œuvres fin-de-siècle ne se laissent pas toujours reconduire sans pertes ni simplifications aux catégories politiques contemporaines. Autrement dit, l'analyse qui vient d'être menée est sans doute elle-même configurée par un traitement différentiel qui fait de l'autrice une instance davantage sommée à la responsabilisation que ne l'aurait peut-être été un auteur. Cette asymétrie mérite d'être interrogée. Les écrivains décadents masculins ont eux aussi produit des discours misogynes, antimodernes ou réactionnaires sans que leur œuvre soit systématiquement relue à partir de ces seules positions. Le cas de Rachilde rend particulièrement visible cette tension entre responsabilité idéologique et autonomie esthétique parce qu'il engage simultanément les questions de genre, de posture littéraire et de légitimité auctoriale féminine.

Enfin, un tel ouvrage, au-delà de son caractère de curiosité ou au contraire d'archive symptomatique d'une tendance décadentiste persistante, encourage à la vigilance quant à l'interprétation qu'on peut avoir des stratégies autoriales et d'éthos. Cette « tendance » renvoie ici à plusieurs phénomènes concomitants : la persistance d'un imaginaire décadent fondé sur l'exception individuelle ; la défiance antimoderne envers les transformations sociales de l'Entre-deux-guerres ; mais aussi, les résistances suscitées par les revendications féministes et les nouvelles figures de femmes visibles dans l'espace public. Celles-ci motivent les phénomènes d'adhésion ou de rejet des groupes, particulièrement lorsque ceux-ci se construisent autour de questions sociétales clivantes. Le cas Rachilde invite ainsi moins à trancher définitivement entre antiféminisme et proféminisme qu'à penser les contradictions d'une posture d'écrivaine située au croisement de plusieurs tensions : singularité artiste et sociabilité littéraire, transgression esthétique et conservatisme moral, critique des normes de genre et refus de l'engagement collectif. C'est précisément cette irréductible ambivalence qui explique sans doute la persistance de son caractère problématique – et critique – aux yeux des lectures contemporaines.

### Références bibliographiques

- Al-Matary, Sarah, (2019) *La Haine des clercs. L'anti-intellectualisme en France*. Paris, Seuil.
- Bard, Christine, (1995) *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes, 1914-1940*. Paris, Fayard.
- Bertrand, Jean-Pierre, Biron, Michel, Dubois, Jacques & Jeannine Pâque (dir.), (1996) *Le Roman célibataire*. Paris, José Corti, Col. « Les Essais ».
- Bois, Jules, (1900) *L'Ève nouvelle*. Paris, Flammarion.
- Carco, Francis, (1913) « Les Femmes et la poésie », *Le Cahier des poètes*. Février-mars, n° 2, p. 70.
- Constable, Liz & Melanie Hawthorne (dir.), (2004) *Monsieur Venus: A Materialist Novel*. New York, Modern Language Association.
- Corbin, Alain, (1978) *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIXe siècle*. Paris, Flammarion.
- Dauphiné, Claude, (1991) *Rachilde*. Paris, Mercure de France.
- Denault, Marilou, (2011) « Rachilde et le masque de l'antiféminisme » in Beaulieu, Jean-Philippe & Andrea Oberhuber (dir.), *Jeux de masques et travestissement textuel*. Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne.
- Dottin-Orsini, Mireille, (1993) *Cette femme qu'ils disent fatale*. Paris, Grasset.
- Finn, Michael, (2008) « Rachilde : Une décadente dans un réseau de bas-bleus », *@analyses*. Vol. 3, n° 2 printemps-été, pp. 25-40.
- Fisher, Dominique, (2003) « À propos du "rachildisme" ou Rachilde et les lesbiennes », *Nineteenth Century French Studies*. Vol. 31 n° 3, pp. 297-310.
- Gauthier, Vicky, (2020) « Rachilde, écrivaine monstre » in Plassard, Didier, Saminadayar-Perrin, Corinne & Yanna Kor (dir.), *Littérature monstre : une tératologie de l'art et du social (1848-1914)*. Liège, Presses Universitaires de Liège, pp. 209-217.
- Islert, Camille, (2024) *Renée Vivien : une poétique sous influence ?*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Lukacher, Maryline, (1992) « Mademoiselle Baudelaire : Rachilde ou le féminin au masculin », *Nineteenth Century French Studies*. Vol. 20, n° 3-4, printemps-été, pp. 452-465.
- Maurras, Charles, (1903) « Le Romantisme féminin », *Minerva*. 1<sup>er</sup> mai.
- Palacio, Jean de, (1994) *Figures et formes de la Décadence*. Paris, Séguier.
- Palacio, Jean de, (2011) *La Décadence. Le mot et la chose*. Paris, Les Belles Lettres.
- Planté, Christine, (2015 [1989]) *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Ploye, Catherine, (1993) « "Questions brûlantes" : Rachilde, l'affaire Douglas et les mouvements féministes », *Nineteenth-Century French Studies*. Vol. 22, n°1/2, pp. 195-209.
- Rachilde, (1993 [1893]) *L'Animale*. Paris, Le Mercure de France.
- Rachilde, (1928) *Pourquoi je ne suis pas féministe*. Paris, éditions de France, Col. « Leurs raisons ».
- Rachilde, (1947) *Quand j'étais jeune*. Paris, Le Mercure de France.
- Reid, Martine, (2010) *Des femmes en littérature*. Paris, Belin, Col. « L'extrême contemporain ».
- Sohn, Anne-Marie, (1996) *Chrysalides. Femmes dans la vie privée (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*. Paris, Publications de la Sorbonne.
- Stead, Evanghélia, (2004) *Le Monstre, le singe et le fœtus. Tératogonie et Décadence dans l'Europe fin-de-siècle*. Genève, Droz.